Le ch. V, consacré au *paries communis*, relève une intéressante évolution du droit à l'époque impériale, qui, selon l'analyse de M. PALMA, est passé de la présupposition d'une coopération entre voisins, qu'il favorisait (c'est la thèse centrale des ch. précédents), à la permission donnée à un propriétaire mitoyen, au nom de l'intérêt public, d'exercer sur l'autre une contrainte, en cas de négligence ou de mauvaise volonté.

Ces rapides notations suffiront probablement à montrer tout l'intérêt de la démarche de M. PALMA, dont l'ouvrage, essentiellement juridique, sera également précieux aux historiens de l'urbanisme (pour les questions d'*ambitus*, de mitoyenneté, d'accès aux étages à partir du sol, etc.), mais aussi aux spécialistes de littérature, puisque les textes juridiques organisant une cohabitation aussi pacifique que possible entre habitants des grandes *insulae* d'époque impériale (p. 128-141) constituent un excellent commentaire à JUVÉNAL et à MARTIAL.

Philippe MOREAU.

Latin chrétien et médiéval.

Bernhard BISCHOFF, *Latin Palaeography. Antiquity and the Middle Ages*, translated by D. Ó CRÓINÍN et D. GANZ : Cambridge, Cambridge University Press, 1990, XI-291 pages et 23 planches.

On signalera rapidement, s'agissant d'une réédition, la parution simultanée, en volume relié et en volume broché, de la traduction anglaise du manuel de B. BISCHOFF, *Paläographie des römischen Altertums und des abendländischen Mittelalters*, 1re éd., Berlin, 1979, 2e éd. augmentée, Berlin, 1986, déjà disponible en français, sous le titre *Paléographie de l'Antiquité romaine et du Moyen Âge occidental*, dans la traduction de la première édition allemande due à H. ATSMA et J. VEZIN, Paris, Picard, 1985 (voir J. FONTAINE, *R. É. L.*, LXIII, 1985, p. 265-269). La traduction anglaise, établie d'après la seconde édition allemande, bénéficie donc d'additions bibliographiques, de notes enrichies, et de transcriptions des textes de manuscrits reproduits dans les planches. Il pourra ainsi être utile au lecteur disposant de la traduction française d'acquérir la traduction anglaise en volume broché, qu'il utilisera comme mise à jour.

Philippe MOREAU.

Franz BRUNHOELZL, *Histoire de la littérature latine du Moyen Âge*. Tome I : *De Cassiodore à la fin de la Renaissance carolingienne*. Vol. 1 : *L'époque mérovingienne*; Vol. 2 : *La fondation de l'Europe* : Brepols, Université catholique de Louvain, Institut d'Études médiévales, Louvain-la-Neuve, 1990 et 1991, 24,5 × 16,5, 327 et 365 pages.

L'original allemand a paru en 1975. L'ouvrage se proposait de prendre la relève du célèbre « manuel » de M. MANITIUS (I. Bd), mais dans un tout autre esprit. J. FONTAINE l'accueillit fort élogieusement ici-même (*R. É. L.*, LV, 1977, p. 597-602). Pour cette traduction française, toujours aisée, due à Henri ROCHAIS, il a été préféré une présentation en deux unités bibliométriques, qui facilite la consultation. F. BRUNHOELZL a tenu à « mettre à jour » lui-même son ouvrage. Ainsi ce qui, dans l'édition de 1975, faisait l'objet d'un « supplément » (p. 494) devient ici (I/2, p. 247) un « chapitre trois », (« En marge et en dehors du renouveau »), dans lequel est introduit un développement nouveau sur NENNIUS. Deux tables de la

plus grande utilité ont été ajoutées : l'une, des titres et *incipit*, l'autre, chronologique. Mais c'est surtout la bibliographie qui s'est enrichie, avec la collaboration de Jean-Paul BOUHOT, en doublant pratiquement son étendue. Mais pourquoi avoir omis (I/1 p. 236 s.) toute indication d'ouvrages intéressant la langue latine médiévale? Et BOECE est également privé de bibliographie (I/1 p. 240). Le soin apporté à la « fabrication » de ces deux volumes saute aux yeux : typographie, mise en page, choix des caractères, etc. Mais l'introduction de « paragraphes » pourvus de titres n'aurait pas nui à la clarté de l'ensemble. En I/2 p. 365, on trouvera quelques lignes d'*errata* concernant I/1. Pour compléter cette rubrique, quelques malfaçons mineures : I/1 p. 236, écrire : Minucius Felix; p. 260, la seconde édition de la thèse de J. FONTAINE comporte trois volumes; p. 327, « incipit » est invariable. On observe aussi, *passim* I/1 et I/2, quelque incohérence dans la mention des titres, écrits tantôt avec une majuscule, tantôt avec une minuscule, et cette disparité affecte plus particulièrement ceux qui commencent par *de* (l'édition allemande s'en tient, systématiquement, dans ce cas à la minuscule). À un moment où, en tout cas en France, la littérature latine médiévale connaît un regain d'intérêt, la traduction de cet ouvrage majeur sera accueillie avec empressement.

Jean-Claude FREDOUILLE.

Jahrbuch für Antike und Christentum, (Jahrgang 32, 1989) : München, Aschendorff, 1990, 242 pages et 14 planches.

Ce numéro est notable par ses réflexions critiques sur des problèmes de méthode, en des types de recherches divers. Il commence par ce qu'on peut appeler deux avertissements aux historiens, à propos de travaux récents sur la « décadence » de l'Empire et sur l'histoire sociale du plus ancien christianisme. H. J. DIESNER, au terme d'une longue carrière d'historien de l'Antiquité tardive, s'en prend à certaine systématisation des facteurs de décadence de l'Empire dans une synthèse récente d'A. DEMANDT. Il montre dans ce « crépuscule » la complexité des « forces centrifuges et centripètes » qui écartèlent l'Empire d'Occident. Analysant les contradictions de l'homme de l'Antiquité tardive, il n'est pas tendre pour Augustin. Peut-on traiter de « grotesque » son panégyrique de Théodose (parce qu'il exprime un idéal de l'Empire chrétien et de la religion d'État qui nous choque)? Il n'est pas injustifié de mettre l'accent sur les aspects néfastes du rôle de l'Église dans l'Empire, à condition de nuancer ce point de vue par son inverse — surtout quand on prêche contre la systématisation.

Non moindres, mais moins raides dans leur expression, les critiques adressées par G. SCHÖLLGEN — explorateur éprouvé de la société chrétienne d'Afrique au temps de Tertullien —, à l'ouvrage de G. LAMPE sur les chrétiens de la Ville de Rome dans les deux premiers siècles. Il y manque une analyse philologique préalable à l'utilisation des textes comme documents d'histoire sociale, surtout pour beaucoup de textes dont la date et l'environnement sont encore incertains. On s'expose à bien des mécomptes en prenant au pied de la lettre, comme des témoins d'un certain état de la société, des œuvres qui ont été conçues et écrites à de tout autres fins. Il faut beaucoup de prudence philologique pour ne pas se laisser abuser par des textes essentiellement religieux, qui ne peuvent être invoqués comme des documents historiques qu'avec la plus grande précaution.

Une leçon du même ordre, mais positive, se dégage de la très fine étude de St. HEID sur les origines de la légende de l'invention de la Croix par l'impératrice Hélène : elles sont à chercher dans l'afflux des pèlerins aux grands sanctuaires constantiniens de Jérusalem. C'est là qu'est née et que s'est enrichie la légende.

bien avant la venue d'Égérie. Les questions posées par les pèlerins sur l'authenticité des reliques de la Passion proposées à leur vénération ont suscité cette réponse légendaire, dans la période qui a suivi la venue historique d'Hélène à Jérusalem après le Concile de Nicée. L'auteur excelle à explorer en direction de leur amont, en comparant leurs témoignages différents, les plus anciens témoins de la légende : Paulin, Ambroise, Rufin — qui en aurait conservé la forme la plus ancienne. La lecture de cette étude si nuancée est à recommander à tous ceux qui s'intéressent à l'hagiographie et à la « psychologie de la légende ».

Belle leçon encore, sur la manière d'interroger les épopées latines chrétiennes, dans l'étude de M. LAUSBERG sur les destinées du *parcere subiectis* virgilien dans la *Johannide* de Corippus (une œuvre décidément à la mode : on lira aussi, dans la même perspective, la recension suggestive que donne C. RATKOWITSCH, dans ce même numéro, d'une thèse allemande sur *La Bible comme épopée*). Comment y bien faire valoir les unes par les autres leurs affinités antiques et chrétiennes, virgiliennes et bibliques ? Tous les amateurs de poésie latine chrétienne sont concernés par les réflexions de méthode de cette étude et de cette recension.

L'Égypte est à l'honneur dans le reste de cette livraison. Une étude affinée des parallèles thématiques (sur : connaissance de soi, substance intelligible, chute de l'âme, ascèse), entre les lettres d'Antoine considérées comme authentiques et certains textes de Nag Hammadi, y met en valeur différences et similitudes, trahissant des catégories de pensée communes à tous deux et très probablement liées à la tradition platonicienne. Mais les auteurs de Nag Hammadi mettent l'accent sur l'ascèse physique, et Antoine sur l'unification totale dans la soumission à l'Esprit — sans connotation négative du corps — : on serait donc, chez Antoine, en présence de la christianisation d'une tradition commune aux deux catégories de textes.

D'autres articles présentent : une nouvelle version des *Acta Georgii* ; un type de chapiteaux répandu en Égypte et présentant des rameaux d'olivier à l'arrière-plan de la corbeille ; une datation plus haute de la fin des pèlerinages à Abu Mina ; une lampe de Faras marquée au nom de Pesintheus (probablement un évêque du VII[e] siècle) ; une comparaison des représentations iconographiques de vêtements liturgiques sur des fresques nubiennes et byzantines.

En Occident, outre l'étude d'un sarcophage d'enfant ouvré à Rome et remployé en Sardaigne, on demeure fasciné par la recherche de J. ENGEMANN — poursuivant celles d'H. SCHLUNK, interrompues par sa disparition — sur l'identification impériale possible du mausolée de Centcelles (prov. de Tarragone), et de l'iconographie des mosaïques de sa coupole ; recherche rendue plus aisée par la publication posthume du monument, préparée depuis tant d'années et parue en 1988. Les 4 personnages trônant sous la calotte supérieure étaient-ils 4 empereurs ? de la dynastie constantinienne ? Vers 333-335 ? Ces suppositions sont de plus en plus tentantes, mais restent affectées de bien des incertitudes. (A. ARBEITER, coauteur de la publication de 1988, vient de faire le point actuel de ses propres hypothèses, dans une étude copubliée en 1989 en castillan avec D. KOROL — justement du F. J. D. Institut de Bonn qui publie le *JbAC* —, dans le n° 10-11 du *Butlleti arqueologic* de Tarragone, sous le titre sans ambages : *El mosaico de la cúpula de Centcelles y el derrocamiento de Constante por Magnencio* — c'est une « traduction libre » de l'article publié par les auteurs dans les *M. M.*, 30, 1989, p. 289-331, avec une riche annotation.)

Jacques FONTAINE.

J.-L. FEIERTAG, *Les Consultationes Zacchaei et Apollonii. Étude d'histoire et de sotériologie* (collection *Paradosis*, XXX) : Fribourg, 1990, 378 pages, deux appendices, bibliographie, quatre index.

Somme d'érudition historique et patristique, sur le premier livre de cette somme apologétique de la foi chrétienne. Ce dialogue entre un chrétien et un païen a sûrement été écrit sous la dynastie théodosienne, peu avant ou peu après 400. Les travaux accumulés sur ce texte riche et énigmatique, depuis l'*editio princeps* donnée par Dom d'Achery en 1671, en avaient déjà précisé la fourchette de datation, qu'il devient de plus en plus délicat de resserrer.

À quoi s'est employé d'abord cet élève d'Otto Wermelinger, dans une thèse de doctorat dont il publie ici l'essentiel, en attendant une édition critique où il achèvera de traiter les problèmes textuels et exégétiques ici minutieusement posés sur le livre I. Les deux dernières tentatives importantes pour dater et situer l'ouvrage, celles de P. COURCELLE en 1954 et de Dom G.-M. COLOMBAS en 1959, l'avaient placé respectivement dans l'Afrique augustinienne des années 411, et dans la Rome hiéronymienne des années 380. La présente étude procède à une double démarche, annoncée par son sous-titre : un nouvel examen critique détaillé des allusions historiques, et une analyse comparative très poussée du *Sitz im Leben* théologique du dialogue, dans le domaine de la doctrine du salut.

Son auteur en situerait volontiers la composition dans la Gaule du début du Vᵉ siècle. Il se trouve amené à cette datation par sa première étude, qui occupe un bon tiers du livre. Pour ne retenir ici que ses arguments essentiels, le chrétien Zachée expose au païen Apollonius, sur l'adoration rituelle de l'effigie impériale, des vues à la fois nuancées et polémiques qui correspondent à celles de la dernière décennie du IVᵉ siècle, où s'accélère non sans difficultés la christianisation définitive de l'Empire. Converti à un ascétisme probablement cénobitique, il se bat contre les ennemis du monachisme, semble être « sous le choc de la pénétration barbare », et manifeste parfois une « ferveur apocalyptique » qui traduit une obsession de la fin prochaine du monde : « Ces préoccupations le situent d'abord dans la ligne de Sulpice Sévère, dans l'entourage duquel il a pu se trouver en Gaule ». Le lecteur peut en conclure que ces indices orientent vers une datation autour des années 400 — entre 397, où est publiée la *Vita Martini*, et 406, où les Gaules sont définitivement envahies? Une étude serrée des parallèles découverts (et à découvrir) avec les œuvres de Sulpice, dans l'ensemble des trois livres, pourra seule affermir et préciser ces conclusions encore « ouvertes ».

L'étude doctrinale apporte d'autres critères, non moins précis, à partir de la trame théologique du dialogue. Ces longues analyses, souvent compactes, armées de nombreux parallèles, sont toujours instructives, mais d'une technicité qui ne les rend point toujours aisées à suivre. Elles détachent le texte sur le vaste panorama des premiers siècles de la théologie occidentale, jusqu'aux grands auteurs de l'âge théodosien. La doctrine orthodoxe du salut est exposée et défendue par Zachée contre juifs, hérétiques, schismatiques; et ce premier livre s'achève par des vues également intéressantes sur l'idolâtrie, la divination, l'astrologie, la démonologie.

On entre, avec cette seconde partie de l'étude, dans une sorte de commentaire perpétuel du premier livre des *Consultationes*, au long de ses 38 chapitres. Ce commentaire se fonde sur un texte latin établi à titre provisoire, par une correction de l'édition procurée en 1935 par Dom Morin (la dernière en date), et déjà proposé ici avec sa nouvelle traduction. Cette édition provisoire est ici fragmentée en grandes sections qui alternent avec leurs commentaires : double *interpretatio*, peu

facile à manier. Le commentateur précise les emprunts et les parallèles, mais il a la sagesse de conclure souvent (ainsi en p. 193) à « l'existence d'un fond commun à l'argumentation des différents auteurs »; la notion est justement symétrique de celle de « courant de traditions », proposée maintenant pour bien des pages des digressions d'Ammien (un quasi contemporain du dialogue). L'information est très riche, le jugement prudent. Le but de cette seconde démarche est à la fois de percevoir par différence certaine originalité de l'auteur, et de découvrir à travers sa culture théologique de nouveaux indices de datation.

Cet examen du premier livre permet enfin de porter un jugement critique sur le prétendu pélagianisme du dialogue, soutenu par certains lecteurs modernes. En fait, cet auteur écrit « au seuil de la polémique pélagienne du début du Ve siècle ». Ce qui veut dire qu'il en reflète le climat préalable, sans en avoir franchi (ou même connu) le seuil. Les conclusions de cette étude de la sotériologie viennent donc étayer celles de l'étude historique précédente. L'auteur apporte ainsi sa pierre aux études sur les antécédents de la querelle pélagienne. D'où l'utilité des appendices, sur les emplois de *gratia* et les occurrences de *natura* dans le dialogue. Substantiel et profitable, l'ouvrage a fait avancer à la fois la connaissance de l'auteur du dialogue, de son milieu, de sa date, peut-être même de sa patrie, mais aussi celle d'une étape importante de la théologie occidentale, replacée dans son histoire et en son temps. On peut attendre avec beaucoup d'intérêt l'édition annoncée, en souhaitant que l'essentiel des acquis de cette étude y figure, allégé, sous la forme d'une annotation.

Jacques FONTAINE.

Latin de la Renaissance à nos jours.

Joan DE JEAN, *Fictions of Sappho, 1546-1937*, Women in Culture and Society, A Series Edited by Catharine R. STIMPSON : The University of Chicago Press, 1989, 384 pages, 11 illustrations hors-texte.

Ce volume retrace l'histoire de la présence de Sappho en France où elle tient une grande place dans la littérature depuis le XVIe et surtout le XVIIe siècles; secondairement il est question de la littérature anglaise et, pour le XIXe siècle, de la science allemande. L'ouvrage ne relève pas de la philologie : pas une citation en grec ou en latin; les hellénistes, nombreux à être mentionnés depuis Henri Estienne, ne sont interrogés que sur l'image qu'ils donnent de la poétesse et de la femme : aimant les femmes ou les hommes, vierge ou débauchée, etc. De nombreuses fictions, surtout des romans, sont analysées. Au XVIIe siècle l'image prédominante est celle qu'a transmise la 15e *Héroïde* : l'amante abandonnée. Ouvrage passionné quelquefois, un peu désordonné et répétitif, qui se réclame de « notre modernité théorique – avant tout Freud, Lévi-Strauss et Irigaray » (p. 43) sans oublier Hélène Cixous (p. 24), manquant parfois de jugement, ainsi dans les analyses qui tentent de rattacher *Phèdre* de Racine à Sappho, sans nommer une seule fois Sénèque, Euripide ou Virgile; ou dans cette formule sur le *Dialogue des morts* de Fontenelle où interviennent Sapho et Laure : il n'avait pas lu la poétesse, « (he) only borrows her name in an attempt to profit from its notoriety to commercialize his own work » (p. 16). Aimables illustrations, en particulier de Girodet (1827) et de Solomon (1864).

Jacques CHOMARAT.